

Yovan Gilles

DU DEPIT A LA DEPENSE

La crise, c'est d'abord la crise du regard qui s'en saisit. Une manière de la penser, un manque de manière plutôt, qui freine la possibilité d'y regarder au plus près. Au plus près, et non au plus pressé.

A l'instar de cet aveuglement, le chaos est-il aussi cela : un désordre qui répand sa tourmente dans le langage même, et interpose entre l'homme et la réalité les hésitations de sa parole.

Mais voilà. A parler de crise ou de chaos, il y a là une différence considérable, ou plus exactement, un déplacement tangible du point de vue ; un point de vue qui ne ferme plus l'horizon, mais découvre un champ au bout duquel l'inconnu fait signe :

- le chaos comme territoire à explorer, traduit ce moment où un îlot d'ordre apparaît, qui révèle un déterminisme du chaos, valable seulement là, et à ce moment précis où il apparaît. La conservation de l'ordre, au sacrifice de la vie même, que ce soit dans le monde moderne ou avant dans la société bourgeoise, conduit jusqu'au naufrage, la dérive d'une illusion à vouloir se séparer du mouvement, mouvement, qui, s'il produit de nouvelles conditions, appelle surtout de nouveaux critères pour les saisir.

DU DEPIT A LA DEPENSE

Une interrogation résolument prospective amène à poser cette question : comment en sortir ?

- Du chaos ?

- Non. Notre "immersion" dans le chaos oblige avant tout à chercher les moyens d'y faire surface.

Cette recherche, obstinée à sa propre aventure, ne peut que marquer un pas vers la sortie de crise. Celle-ci n'est possible, pour autant que nous essayons de voir autrement, qu'au travers de ce regard, qui se dissimule à lui-même le chaos.

LE MEDIA MEDIATISE.

A propos du portrait, Pontévia* affirmait du modèle pictural, qu'en cela qu'il soutient la disparition du modèle organique, ce modèle ne ressemble qu'à lui-même. (Pontévia, "OGNI PINTORE DIPINTORE SE", Ed. William Blake). Cette "occupation à la ressemblance" pour ainsi dire, la télévision n'en offre pas moins, sur un autre plan, une démonstration spectaculaire. Disons, en d'autres termes, qu'elle ne se lasse pas de se représenter elle-même, quand bien même elle justifie de vouloir représenter la réalité.

Aussi, décrire les modèles que représente, et qui représentent la télévision, ne serait guère plus pertinent que de se régler sur ces dénonciations, à l'affût des clichés, dont, même notre ironie, est lasse et rassasiée ; dénonciations, qui se perdent d'ailleurs dans le vide qu'elles invectivent, quand la "société du spectacle" fait à son tour recette.

- "Le message, c'est le médium" - et en dernier lieu - "le massage" - selon les formules de Mac Luhan. Mais laissons ceci pour le moment.

- "La polarisation du champ culturel par les médias", selon la vieille expression, impose de fait une domination sans partage de modèles, d'images idéales, révéralant un pouvoir auquel la crise étend par ailleurs ses ravages. Quand l'apathie ne réduit pas au silence complice, le type de débat autour des médias, enlève l'intérêt sous toutes sortes de confusions et de malentendus.

En témoigne à ce titre la protestation du spectateur plaidant la faveur d'une télévision de qualité. Quels sont d'abord les critères qui fonderaient cette qualité ? - La vocation culturelle - s'entend-on dire ; argument qui n'équivaut en fait qu'à une pétition de principe. L'expression "chaîne culturelle" autorise ce genre d'incohérence troublante : comme s'il y avait d'un côté une chaîne culturelle, et de l'autre, les chaînes des incultes à l'abandon desquelles la masse consentirait à sa propre niaiserie ! Ce sous-entendu, oh, combien risible ! n'est pas, d'autre part, sans laisser insinuer la subordination d'une culture populaire à une culture élitaine.

Cette discrimination, qui a cours un peu partout, afférente le plus souvent à des interprétations sociologistes, dissimule sous des déterminants abusifs, une réalité par ailleurs beaucoup plus complexe, dont le fait de la vouloir simplifier ainsi, fait ressortir davantage les préjugés de la position sociale de qui la défend, qu'elle ne l'éclaire.

La culture, c'est l'environnement que se crée l'homme dans tous les domaines de son activité, ainsi que l'ensemble des supports matériels de communication par lesquels elle se conserve et se propage. Cette précision, fut-elle générique, pour resserrer une notion lâchée à l'administration des pierres et des musées, à l'affectation des arts et de la littérature, qui peuplent cette sphère de l'abscons, à la contemplation de laquelle l'homme s'en remet, quand se relâche le joug des contraintes laborieuses.

En conséquence de quoi, le "culturel" recouvre un tout homogène, dont les dénivelés n'expriment que le jeu de conflits sur le terrain idéologique. De cette manière, "l'évitement culturel" (cf. Marc'O : L'EVITEMENT CULTUREL), c'est encore de la culture. J'ajouterais que le qualificatif de "culturel", lourd de péjoration, est employé par la culture qui domine actuellement, et qui, sous son espèce, associe aux délicatesses vagabondes de l'intellect, l'arrogance présumée du noble envers l'ignoble, de l'impuissant qui pense envers le maquereau aux biceps rutilants qui, lui, dépense.

Relativiser le rôle des médias, et le type de culture qui domine actuellement, ce n'est pas tant seulement vouloir atténuer cette morosité qui étirent aujourd'hui la société, que d'évacuer surtout les faux problèmes, les vérités et les obnubilations qui fixent des obsessions.

Mais alors ne faudrait-il pas mieux considérer notre dégoût pour le télévisuel sous cette forme : nous qui dénonçons sans démordre ce que la télévision fait de nous, que faisons-nous, nous, de la télévision ? Autrement dit, quel type de rapport devons-nous instaurer avec elle, afin de briser la sujétion à un système qui épuise le regard, en cela qu'il nous dérobe la ressource de l'interroger, de ré-agir ?

Nous disions que la télévision se ressemble, et que le monde ressemble à la télévision. Certes. Mais tout ceci ne flotte pas en l'air. Aussi cette conformité des modèles à eux-mêmes, amène à souligner la relativité qui soumet ces modèles à un cadre, situant d'emblée, à portée de regard, ces modèles dans un contexte. Ce contexte, c'est celui des mutations industrielles qui entraînent à plomb depuis vingt ans les économies développées, qui doivent s'adapter à la révolution technologique. Si celles-ci s'y efforcent, du moins l'essaient-elles (voir texte Cristina Bertelli), ce sont les mentalités qui ne s'adaptent pas.

Ces bouleversements profilent un changement de cadre. La crise ne consiste pas moins que dans le passage d'un cadre à un autre ; processus dont la brutalité dresse l'homme actuel devant des contradictions douloureuses.

LE BESOIN ET SA REPRESENTATION.

Pour le nécessiteux, la nécessité qui le fait ployer a toujours le sens de l'inéluctable ; et c'est parce que l'inéluctable bouche tout autre horizon, qu'il devient Valeur, sans laquelle le mouvement insensé de la vie, la contrainte qu'elle fait peser sur chacun, ne pourraient être supportés.

Si donc le besoin nous renvoie toujours à sa propre nécessité, c'est que le déficit qu'il traduit ne nous apparaît jamais que sous l'affirmation d'une liberté, que préserve une illusion.

Aussi la consommation de masse ne signifie pas tant la satisfaction massive des besoins, que la satisfaction du besoin de consommation lui-même. En effet, le besoin est moins réductible à son objet, qu'à la dépendance à laquelle il enchaîne, exigeant la "consumation" indéfinie des objets livrés à la consommation.

Mais cette dépendance ne se justifie pas également sans son expression idéologique ; idéologique, au sens ici de la valeur symbolique de l'acquisition et de la consommation des marchandises au plan des rapports sociaux.

C'est pourquoi, la dépendance, liée à leur possession et à leur dilapidation, marque en dernier lieu le privilège de celui que guide leur convoitise.

Or, dans le cadre de la "société de consommation" (puisqu'il faut l'appeler ainsi), nous devons distinguer entre, d'une part, les valeurs liées à la consommation, et plus précisément, les valeurs affirmées de comportements relatifs à un certain type de consommation (la consommation de masse), et, d'autre part, la nature du mode de production qui a façonné ces comportements. Cette distinction est néces-

saire, si l'on ne veut pas se laisser piéger par la platitude désarmante du "bonheur matérialiste", et autres naïvetés tout aussi redoutables.

La consommation de masse ne fut qu'une conséquence de la production de masse. La mécanisation de l'industrie joignit aux progrès de la productivité la standardisation des marchandises.

La masse ouvrière, dont la lutte, si elle eut le sens d'une guerre sans rémission, ne put que se ranger à la promesse que faisait briller devant elle l'augmentation des salaires, la croissance et la reconnaissance de ses droits. Une mentalité spécifique se forgea à partir d'un mouvement qui bientôt emmena l'ensemble des sociétés industrialisées : l'aspiration aux valeurs bourgeoises, leur imitation, allaient faire la morale avare et l'ambition misérable du "petit-bourgeois". La montée d'une middle class après la deuxième guerre mondiale, porte le triomphe d'une société centrée autour d'un mode de vie (le "way of life" des américains), face auquel l'exercice de la différence ramène en fait la multitude des semblables à la mesure de cet "homme unidimensionnel", dont parlait Marcuse.

Nous avons affirmé que le besoin traduit un déficit. Avant d'en préciser le sens, il faut jeter ce masque sous lequel sa nécessité se dissimule. Je voudrais examiner ici cette idée selon laquelle, la compensation assumerait l'absurde de la dépendance.

Le loisir et le spectacle, d'ailleurs assimilés, et que l'intérêt général destine à une fonction dissipatrice et distrayante, offrent les exemples aussi immédiats que probants de "phénomènes" de compensation, sachant d'autant plus qu'ils participent d'une liberté apparente, du moins du point de vue de la consommation, liberté jaugée à la toise de la dépense improductive qui la motive.

Le rôle du média devait bien, dans un premier temps, s'enraciner à la certitude, que l'ouvrier, éreinté par les lois d'airain de la production, ne pouvait que céder au délasserement la réparation de sa force de travail. Mais il serait faux de conclure, que l'ouvrier cherchât par le loisir à en compenser l'harassement. A l'inverse, ce n'est que parce que son travail l'harassait, que sa dépense n'en exprimait tout au plus que **l'effet compensé**. Je prends un exemple pour bien me faire comprendre. L'homme compense par la nourriture, non sa faim, mais la perte calorifique de son corps, dont la sensation de faim est un effet. Cette perte étant compensée par la nourriture, nous dirons de la faim qu'elle en est l'effet compensé. Autrement dit, ce qui tient lieu de compensation, ce n'est pas la faim, mais la nourriture. Nous affirmerons par analogie, que le loisir peut bien constituer l'effet compensé d'un déficit, mais non sa compensation réelle.

Par là, ce "désir du loisible" qu'aiguillonne un sentiment de liberté, de choix, n'est que le subterfuge d'un besoin, pour lequel l'effet de compensation leurre cette liberté.

Ainsi, si la consommation de masse s'imposa d'abord, comme nous l'avons dit, comme une conséquence de la production de masse, devint-elle rapidement pour l'homme de la seconde moitié du XXème siècle, un effet compensé de son rôle même dans la production.

Ce déficit, que nous cachent l'habitude assoupie et le caractère immuable de notre existence, prend son origine dans le mode de production qui a façonné depuis un siècle les sociétés et les mentalités occidentales : le taylorisme* - système excessivement performant de rationalisation des tâches de production. (*Nous renvoyons aux nombreuses études qui traitent du taylorisme, problème sur lequel nous ne pouvons ici nous attarder.)

La figure de ce système, c'est l'O.S, dont l'utilité bornée à un poste le long d'une chaîne, consiste à assurer

l'exécution d'un ordre de production. Ce "travail en miettes", selon la formule de Friedmann, portant aux limites du tolérable la condition des ouvriers, n'en sert pas moins les exigences de la production de masse.

Il n'est pas exagéré d'affirmer, que le média ne fut à son tour qu'un "produit" de la consommation de masse : le mass média. S'il devint en retour l'instrument de son expansion, il ne fit que se mouler au mode de production lui-même. Plus précisément, à travers lui, la consommation de masse devint le spectacle du mode de vie qu'elle engendrait, et qu'il est inutile de décrire ici.

Nous ferons pourtant au sujet de l'image spectacle quelques remarques en vue d'étayer ces affirmations, et d'affermir notre problème.

Il n'est pas exagéré d'affirmer, que l'image spectacle "veut" représenter la réalité (l'authentique, le vrai, le naturel), comme si la réalité consistait en ce point à atteindre à l'intersection d'un pur regard et d'un monde résiduel. A cet exemple, au théâtre, au cinéma, à la télévision, il semble que le réel de l'oeuvre précède sa représentation, ou plutôt, ce qui revient au même, qu'ils ne consistent que dans la représentation viable ou non viable de ce réel. Cette subsistance du réel en dehors de l'acte par lequel je me le représente, conduit l'homme à consacrer des absurdités sublimes, des idées immortelles, des vérités solaires, déversées dans un torrent de sinuosités mentales, au sujet desquelles on peut dire tout et n'importe quoi.

Or, toute représentation est d'abord représentation du regard qui s'y représente. Qu'est-ce donc alors qu'un regard qui se représente, qu'une représentation qui se regarde, autrement dit, se reconnaît, fait spectacle. L'encombrement du regard ne désigne alors rien d'autre que la duperie, qui installe l'élément représentatif en dehors du regard qui s'y

projette, et croit ferme que ce regard pénètre la réalité, quand il n'est qu'effet de réel, du moins effet de sa représentation.

Ce brouillamini d'éborgné ressort de l'expression "la magie du spectacle". Cette "magie" nous dérobe en premier lieu les mécanismes de la production. A cela, que si le destin de la marchandise n'est autre que celui de sa disparition, ce n'est pas tant qu'il faille consommer pour produire, que se soumettre à l'enchaînement sans fin des produits, qui ne sont là que pour nous subordonner à leur fascination, spirale, qui reconduit sans cesse le besoin à lui-même ; toute chose disparaissant dans le clignotement d'où elle surgit.

Aussi il n'est pas surprenant que la production de l'image spectacle soit tenue aux réserves du secret de fabrication, aux procédés visant à produire des effets ; débusquer la fraude, le truquage, ne démasquant que pour éblouir davantage. Le "faire spectacle" exprime dans une certaine mesure l'effet compensé d'un manque à produire, qui investit l'attitude du spectateur, le condamne à regarder agir. D'aucuns affirment que le spectacle mettrait en scène nos désirs, réprouvés ou irréalisables. En réalité, il prend en charge le besoin qui se désire, l'impuissance qui se transfigure, ou si l'on veut : le fantasme. Jouir du profit d'un vertige sans péril, c'est là, la jubilation du voyeur. Ce mot, dont on peut dénoncer l'excès, n'a d'égal que l'exhibitionnisme qui le régale. Il n'y a aujourd'hui, rien de plus étrangement hideux, rien de plus pénible aussi, que cette complaisance, qui unit à la célébration du faux, la grasse connivence du voyeur et de l'exhibitionniste.

Voilà le sens que je donnerais à cette "spectaculose", qui, en deçà de l'art et de ses émanations désolantes à la télévision et ailleurs, contamine jusqu'à nos attitudes et nos actes.

Pour l'homme de la consommation de masse, sa dépense ne représentant que l'effet compensé d'un déficit, sa réalité, son spectacle, ne sont eux-mêmes que des effets de réel.

DU PRODUCTEUR A L'ACTEUR .

Ce déficit, nous l'avons assimilé sommairement au mode de production, prenant consistance dans la faille qui bée entre l'homme et son travail, faille que le taylorisme érigea en principe, en système. A vrai dire, "inégalité" aurait été un mot plus direct, plus juste, s'il n'était chargé d'une connotation orageuse, qui en rend l'utilisation suspecte. Inégalité, non pas tant le donné objectif de la misère, qu'avant tout, l'inégalité avec soi-même ; en d'autres termes, l'existence individuelle tranchée de ses désirs, de son devenir.

Cependant il reste à voir à quoi on se réfère pour juger ce déficit, cette déficience.

Pour cela, je reprendrais cette affirmation selon laquelle l'image spectacle nous dérobe les mécanismes de sa production. Qu'est-ce que cela signifie ? Ne serait-il pas plus juste d'affirmer, que c'est parce que il y a justement des mécanismes, que la production se dérobe, ou plutôt, que c'est le sens lui-même de "produire" qui se couvre sous le secret de fabrication ? J'entends par là, qu'il y a secret de fabrication quand, paradoxalement, il n'y a rien à cacher, ou plus exactement, il y a tout à montrer, en premier lieu : montrer ce que l'on cache, et cacher ce que l'on montre. S'agissant de la production, et surtout du processus qu'elle engage, il faudrait distinguer entre, l'exécution d'une fabrication, et le mouvement qui la motive, c'est à dire, entre les opérations de production proprement dit, et l'activité humaine qui s'y manifeste.

"Activité", cette notion pose plus de questions qu'elle n'en résoud. Son évidence serait plutôt à inventer : car l'homme passif n'agit-il pas en tant qu'il pâtit, le lâche en tant qu'il se tait ? De la même façon les résignés font de la politique quand ils disent qu'ils n'en font pas. Ceci dit, sans doute, parce que la sortie de crise ne peut esquiver la ques-

tion du passage à l'acte ; peut-être d'ailleurs ne consiste-t-elle qu'en cette question : y participer.

Alors, qu'est-ce que cela veut dire au juste que de parler d'activité ?

Activité, production, travail, ces mots nous égarent dans un brouillard où toutes choses paraissent semblables. Nous affirmerons de l'activité, qu'elle préexiste aussi bien au travail qu'à la production, c'est à dire qu'elle précède son organisation, même si elle se spécifie à travers eux en actes de produire et de travailler*.

En second lieu, l'activité est au "devenir" (verbe plutôt que substantif), ce que le travail, dans un sens restrictif, est à "l'Étant". Nous ne sommes pas, nous nous trouvons en "situation de devenir". En ce sens, l'acteur serait celui qui se développe à travers une activité, à la différence de l'interprète, de l'exécutant, qui lui est instrumentalisé, "enveloppé" par l'organisation de la production.

La notion d'activité, dans cette acception, apparaîtra-t-elle pour beaucoup, à première vue, comme une obscure virtualité, dont la suffisance n'est que celle de la générosité philosophique. Mais si la dimension philosophique est utile en ce qu'elle radicalise le point de vue, celle-ci ne fait que s'appuyer essentiellement sur les implications de la révolution technologique, que nous ne faisons ici que survoler, laquelle offre un terrain favorable à ces considérations.

D'ailleurs, l'expression de "révolution technologique" ne traduit-elle pas elle-même cette radicalité ? :

- L'apport des nouvelles machines, en modifiant le mode de production, et de fait l'organisation du travail, appelle une transformation des mentalités. En remplacement de l'homme, sujet d'une organisation, l'évolution actuelle requiert un homme capable d'engendrer son propre espace

d'intervention au sein de la production**. Cette rupture est par l'ampleur, comparable peut-être à celle qui vit il y a deux siècles la transition de l'artisan à l'ouvrier, de l'atelier à la manufacture.

Devant ces bouleversements, qui peuvent effrayer, l'homme actuel contient mal son angoisse, s'acharnant à vouloir résoudre des problèmes qui ne se posent même plus. Le plus douloureux, est certainement celui du travail quand il touche au sens même de l'existence.

Le travail n'est pas sans représenter vaguement la soumission de l'homme aux appareils de production, le limitant à en servir la croissance, ou à en entretenir le fonctionnement. (Je dis "vaguement" parce que cette négativité du travail ne ressort que si elle est affirmée dans l'étendue de son désastre).

La contrepartie de cette servitude, c'est pour l'homme sa réussite, sa place, son avenir, ou ses loisirs, c'est à dire une liberté consacrée par son mérite, en vue de jouir au crépuscule de son existence, des fruits de son travail et des richesses dûment amoncelées.

Cette dévotion à l'ordre des choses, héritée du capitalisme bourgeois, n'en demeure pas moins aujourd'hui, de façon plus large et souvent inconsciente, l'attitude la plus générale, qui, dans la société moderne, liquide la question du travail, quand bien même son constat résigne au malheur et à la rage.

Cette liquidation tient cependant, et pour beaucoup, au souci prépondérant du loisir comme but (on travaille pour vivre ; les pauvres, eux, travaillent pour survivre), loisir, que nous avons qualifié d'effet de compensation, et par lequel s'exprime, en quelque sorte, une conjuration du travail. A ce titre, le loisir ne fait-il que souligner le caractère dégradant du travail, quoique comme nous l'avons dit, la conscience de

cette dégradation n'est jamais portée si loin, qu'elle ne nous ramène à chaque fois à sa fatalité. En la matière, il semble qu'il n'y ait que des compromis, comme celui qui consiste à lier l'épanouissement de la liberté individuelle à l'expansion du temps du loisir. Mais qu'est-ce donc que la liberté individuelle que conditionne le renoncement ? Celle que berce un gémissement romantique sans doute. En fin de compte, la liberté peut-elle être autre chose que l'exercice de la liberté ?

Aussi il ne saurait y avoir de liberté exempte de la subordination de l'homme à la marchandise, dès lors que cette dernière la détermine. Mais, comme l'affirme Georges Bataille, cette subordination suppose aussi qu'à son origine, la société industrielle "ait réduit l'humain à la chose". (Georges Bataille, "LA PART MAUDITE. LE MONDE BOURGEOIS", Editions De Minuit).

L'homme de la consommation de masse pouvait bien s'en remettre corps et âme à la croissance indéfinie qui enrichirait bien davantage encore ses enfants qu'elle ne l'enrichissait déjà lui-même. A cette condition, acceptait-il de n'être qu'une chose parmi les choses. Mais que l'ordre inébranlable dans lequel il consentait à disparaître, au prix de cette récompense, en vienne lui-même à être ébranlé, voilà qui vide la vie de tout sens jusqu'à l'endurance de sa petitesse.

ACTIVITE DE DEPENSE

Ainsi, la dimension humaine que veut instaurer la notion d'activité, ne peut qu'introduire à la question cruciale des motivations à produire et à travailler.

Peut-être n'y a-t-il au commencement qu'un désir qui nous pousse à franchir les limites de ce que l'on nous désigne comme étant la Réalité, alors que pour ce désir, la réalité ne signifie rien d'autre que "son possible".

Par là l'activité décline en premier lieu le devenir, c'est à dire qu'elle manifeste un sens pour qui l'envisage comme condition de son développement. Afin d'éviter d'emblée toute confusion, je dirais que ce que l'on entend par carrière, reconnaissance sociale, ne sauraient être que les conséquences de l'activité, et non ses déterminants. De la sorte, le développement individuel concerne tout autre chose que les signes par lesquels on juge de la réussite professionnelle.

Examinons, un instant, sa consistance.

Il y a un mot aujourd'hui que l'on devrait retirer de l'éther et de l'abstraction. Ce mot est la connaissance. La connaissance, je dirais que c'est la position que je prends par rapport au savoir. Car il n'y a aucune vie dans la conscience de savoir, ou dans le savoir des choses. A l'inverse, il n'y a de conscience de moi-même, et de vivant, que dans l'acte que je mets à me déterminer par rapport à lui.

Il serait donc plus juste de parler d'acte de connaissance pour caractériser son dynamisme : ce n'est pas le savoir qui qualifie l'homme, c'est l'homme qui le conjugue, le transforme en connaissance selon la priorité de son développement (principe qui, au passage, est bien loin de distinguer l'actuel système éducatif).

D'autre part, s'il n'y a de connaissance que dans cette réponse que je donne, par cet acte au bout duquel je connais, je dirais de la pensée qui s'incarne dans cette activité qu'elle est dé-pense. Et c'est dans la mesure où cette dé-pense devient l'acte de la pensée, qu'en conséquence, toute production représentera le résultat, je dirais même, le corps d'une activité de dépense. Je ne pense qu'en vue de dépenser ; je n'agis qu'à la condition que je dépense ; je produis pour autant que je dépense. Dans cette mesure, la dépense envisagée du point de vue de l'activité est toujours productive.

A la dessiccation et au calcul de la compensation, j'opposerais l'enthousiasme et la stratégie de la dépense. Sous l'angulation de la dépense, la "consommation" ne saurait satisfaire, et ses exigences, et ses implications. Le "consommé" signifie littéralement ce qui n'est "là" que pour être vidé, anéanti, digéré ; le nécessaire qui soulage l'âpreté du besoin. La "consommation" déclinant la société entière, c'est en l'état le processus en boucle : production/consommation/production, la résorption de la vie, dans son bouillonnement, dans son renouvellement, pour la seule continuité du besoin "consumant", ce besoin assumerait-il la raison et la suffisance des réalités économiques. Aussi le mode de la consommation "appelle sa masse", si l'on peut dire, ce qui fait masse tenant pour l'essentiel : la subsistance d'un producteur qui accumule, et d'un consommateur qui entasse.

L'opposition entre le qualitatif et le quantitatif ne vaut que si on lui ajoute un moyen terme : l'utilité. "La consommation n'est pas une destruction de matière, mais une destruction d'utilité", affirmait J.B Say. Je ne saurais rien dire de l'utilité du point de vue de l'économie, et d'ailleurs cela aurait-il un sens ? L'utilité n'est pas le contraire du "consumatif", mais son gaspillage, et plus précisément le gaspillage des usages. La dépense, ce n'est que cette capacité à tirer un profit à travers des usages, et plus encore ne se définit-elle pas par l'invention de ces usages eux-mêmes ?

J'appartiens à une génération, "génération", puisqu'il faut bien appeler les "noms" par leurs "choses" dont, dans trente ans peut-être on aura à stigmatiser, soit la courageuse révolte, soit la résignation moribonde ; car le temps n'est pas loin où les punks cotiseront à la caisse de retraite. Si la crise entraîne le monde à la morosité, ne conduit-elle pas ceux qu'elle afflige à la délectation morose, ce consensus du désastre projetant son nouvel astre ? Maintenant plus que

jamais peut-être une jeunesse n'aura prodigué autant d'intelligence à justifier de son épuisement.

Aussi devons-nous bien comprendre une chose : ce que nous appelons crise, ne saurait circonscrire au loin la crise d'un système économique. Elle est profonde. Elle met en cause jusqu'au fait d'en parler. Parler de crise des valeurs n'en épuiserait même pas la profondeur ; peut-être même il y aurait-il encore quelque chose de rassurant, un je ne sais quoi de fascinant. C'est d'une profondeur que creuse l'angoisse dont il faudrait parler. Tant que la crise concerne pour nous un état de choses, son extériorité semble comme nous dégager d'elle, faire de nous des spectateurs enjôlés, ce qu'au fond on nous a toujours appris à être : des absents, sans présent.

Nous attendons comme par une sorte de mendicité d'esprit que les choses changent. Pendant ce temps les effets de la crise s'insinuent peu à peu dans la conscience individuelle, dont ils pourrissent le rêve d'intimité : à chacun sa vie, sa survie, ses petites ambitions extirpées au marasme.

La "mort des idéologies" traduit l'édification d'une nouvelle réalité. En attendant, on se rassure comme on peut : les euphorisants du passé, les mythes de l'identité, les racines qu'on ressuscite afin d'endormir sa peur ; la télévision, les oeuvres immortelles, les shoots à l'élixir parégorique, pour se prémunir contre les "prises de tête", et fuir les remises en question.

Le chaos est désordre ; mais des -/- ordres (pluriel d'ordre). La position de celui qui parle d'un point de ce désordre, n'est jamais que celle de celui, qui dans un recul, l'éclaire.

DU DEPIT A LA DEPENSE

* En conséquence de quoi, l'entreprise n'apparaît pas tant comme le cadre de l'activité (son encadrement), que comme son résultat. Aussi il ne peut exister que deux types d'entreprises : celle qui la domine, et celle qui la favorise.

** Il n'y a pas lieu ici d'examiner dans le détail les bouleversements de la révolution technologique. Voir à ce sujet : "Mutation industrielle. Une nouvelle culture" ? de Marc'O, Ed. Région Toscane.